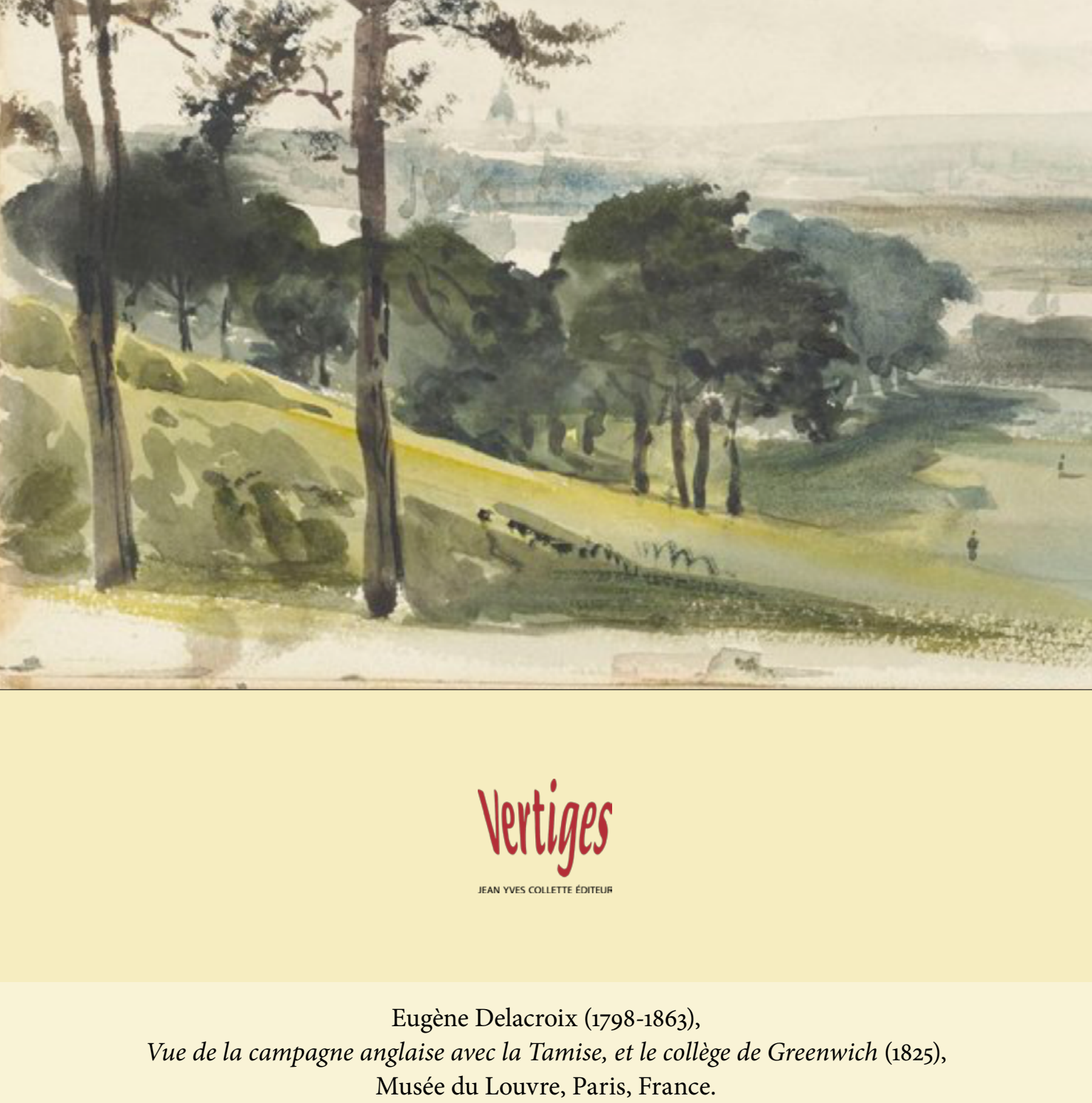


Louis Hémon

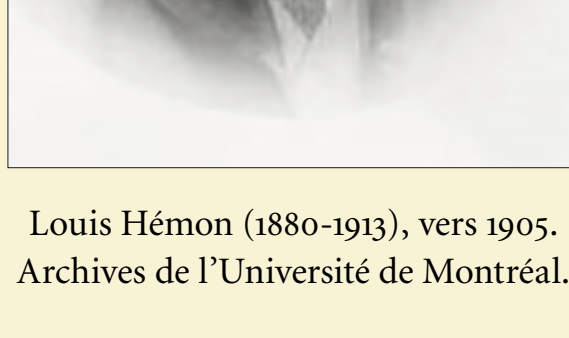
Le Cross anglais



Vertiges

JEAN-YVES COLLETTE ÉDITEUR

Eugène Delacroix (1798-1863),
Vue de la campagne anglaise avec la Tamise, et le collège de Greenwich (1825),
Musée du Louvre, Paris, France.

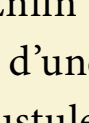


Louis Hémon (1880-1913), vers 1905.
Archives de l'Université de Montréal.

LE CROSS ANGLAIS

LE CLUB qui a l'honneur de me compter parmi ses membres comprend des marcheurs et des coureurs. Quand on me demande à quelle catégorie j'appartiens, j'hésite un peu. Car si je me vois généralement obligé, lorsque j'accompagne les marcheurs, de courir pour les suivre, par contre, quand je sors avec un peloton de coureurs, je finis toujours par me rendre compte, au bout de deux ou trois milles, que la course est en somme une allure anormale, dépourvue de dignité et qui enlève tout charme au paysage ; et je termine le parcours loin derrière tout le monde, seul – comme il sied à un penseur – dédaigneux des quolibets dont m'accablent les petits garçons des villages.

Les hommes du *fast pack*, ces brutes qui courent vite et longtemps et qui gagnent des médailles, me méprisent, mais je le leur rends bien. J'ai conscience d'être infiniment plus civilisé qu'eux, plus affiné, plus en harmonie avec le siècle des hommes sans jambes. D'ailleurs, je caresse et j'entretiens d'un hiver à l'autre un projet bien arrêté de m'entraîner quelque jour féroce, de prendre des galops nombreux, le soir, autour de Regent's Park, loin des regards indiscrets, et puis de révéler ma véritable valeur une fois, rien qu'une fois, à ces vulgaires écumeurs, en les battant tous... ou presque tous... enfin, en en battant quelques-uns ; voire même en gagnant un des handicaps du club, de très loin, dans un temps prodigieux. Je ne l'ai pas encore fait, mais j'y songe.

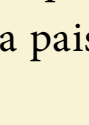


Je n'ai jamais couru que deux ou trois crosses en France et je n'en ai pas gardé un bien bon souvenir. D'abord j'étais très jeune – ce siècle avait deux ans... ou à peu près – et j'ai essayé d'aller vite, avec des résultats désastreux. Et puis les bois de Saint-Cloud et de Ville-d'Avray, encore que pittoresques, sont vraiment un peu trop près de Paris, trop banlieue, pas assez campagne. Enfin le sol y est souvent dur et l'on émerge parfois d'une première tentative les pieds « chamarrés de pustules », ce qui n'est poétique que dans les pièces de monsieur Rostand.

Non ! Cela ne vaut pas la campagne anglaise, ces vallons paisibles où les Polytechnic Harriers, gens avisés, ont élu domicile. Foin des faubourgs où l'on évolue en vue des cheminées d'usine, entre des maisons en construction et des terrains vagues jonchés de débris et de tessons de bouteilles, engrais paradoxal qui ne fait pousser que des écriteaux. Foin de la banlieue immédiate de Londres, région décevante qui, d'aspect rural un jour, s'est ornée la semaine suivante de plusieurs rangées de maisons semi-détachées, toutes merveilleusement « éligibles » à en croire les constructeurs ; mais, pour les profanes, d'une hideur criminelle.

Pinner, Ruislip, Eastcote, voilà où il fait bon courir – ou faire semblant. Il y a de grandes prairies ondulées, des chemins creux, quelques bois, des ruisseaux, même un réservoir qui se donne des airs d'étang. On en vient à chérir jusqu'à la boue qui couvre ce district d'octobre à avril et transforme les pâturages en marais et les chemins creux en fondrières. C'est une bonne boue saine et champêtre ; l'on y barbote avec abandon ; on s'en éclabousse jusqu'aux cheveux avec une sorte de joie sadique, tous en peloton, au grand trot à travers les flaques ; et après le demi-mille à toute allure de la fin, pour bien suer, on débouche en sauvages dans les vestiaires où les grands baquets d'eau chaude attendent, et l'on se lessive en sauvages au milieu de la buée d'eau et de sueur qui enveloppe les innombrables corps nus, sans se presser, à coups d'éponges voluptueux, malgré les vociférations de ceux qui attendent.

Et les veaux qui s'effarent en gambades ridicules au passage des coureurs ! Et le ruisseau qu'il faut passer dix fois, d'un saut si l'on veut, mais bien plutôt en barbotant dans l'eau jusqu'aux genoux se garant des poussées sournoises ! Et le tronçon de route à travers le village, le long des jardins des peupliers où notre thé se prépare ; et Blue-Bell debout sur le seuil, Blue-Bell la blonde aux yeux candides, faisant des signaux enthousiastes avec son tablier ; Ville d'Avray a du bon, et les déjeuners chez Texier ne sont point méprisables ; mais je crois que s'il me fallait y retourner, je garderais au cœur la nostalgie de la molle campagne de Pinner et de ces chemins creux d'où l'on sort si crotté...



La saison de cross, de ce côté du détroit, commence dès le début d'octobre et se prolonge jusqu'à la fin de mars. Les acharnés s'en réjouissent parce que cela leur donne le temps de parachever leur entraînement en une progression savante. Ils nous arrivent à la fin de septembre encore, hâlés des marathons ou des nombreux tours de piste de l'été, et les voilà bouleversant de suite la paisible campagne de leurs raids de forcenés !

Les sages, ceux qui ont compris la vanité des choses de la piste et des lauriers trompeurs, émergent de Londres vers la même époque, mais hors de toute condition, gras et dignes, et consacrent un mois au moins à refaire connaissance avec la région. Ils s'arrêtent volontiers, au cours de ces premières sorties, pour discuter tous les changements survenus, maudire avec force les barbares qui ont doublé telle clôture de ronces artificielles ; couvrir de louanges les *sportsmen* éclairés qui ont disposé un billot en marchepied devant telle autre barrière ; jeter le coup d'œil du connaisseur sur le bétail de l'an dernier et constater la croissance des jeunes génisses qui maintenant – (Ah Seigneur ! Nous vieillissons !) – donnent du lait !

Et ces mêmes sages, quand le printemps approche, laissent à d'autres les championnats nationaux, internationaux et toutes ces dures farandoles vers la gloire. Ils s'en vont tout doucement à travers champs, trotinant sur l'herbette et aspirant par tous les pores les parfums du renouveau. Les jours s'allongent ; le soleil encore un peu voilé répand sur le monde une tiédeur hésitante ; la boue de l'hiver matelasse encore le sol ; mais on sent bien que le printemps se prépare. Il ne s'est pas encore décidé à venir ; mais il y songe. Et les sages, jeunes ou vieux, trottaient de moins en moins vite, se répétant à chaque instant l'un à l'autre en soufflant pas mal qu'il fera bientôt trop chaud pour courir ; et ils finissent par s'arrêter tout à fait, assis sur une barrière, pour s'essuyer le front d'un revers de main et promener autour d'eux un regard attendri.

L'idée qu'au même moment des camarades de club luttent jusqu'à l'épuisement, haletants, les yeux creux, devant des spectateurs qui hurlent, les remplit d'une grande pitié. Ils hochent la tête avec indulgence, font une bonne provision de souffle et descendent de leur barrière pour reprendre leur trotinement.

Pourtant il ne faut pas tout à fait les croire quand ils déclarent solennellement avoir renoncé pour toujours au sport, à ses pompes et à ses œuvres. Car même les plus indolents de ces sages se laissent parfois engager encore – rien qu'une fois... pour donner l'exemple aux jeunes ! – dans quelque handicap du club, voire même dans le « dix miles » de la fin de saison ; et voici qu'une folie héroïque se réveille alors en eux et que les campagnards arrêtés au bord des chemins sont les seuls témoins des duels féroces que se livrent l'un à l'autre ces philosophes repentis loin, très loin, plusieurs miles derrière les cracks, d'un champ à l'autre et tout le long des chemins creux où ils s'espacent dans la douceur du soir qui tombe, longtemps après que les derniers spectateurs sont partis...

Le Cross anglais,

un article de Louis Hémon (1880-1913),
est paru dans le magazine *L'Auto*,

à Paris, le 30 avril 1910.

ISBN : 978-2-89816-880-2

© Vertiges éditeur, 2022

Dépôt légal – BAnQ et BAC : quatrième trimestre 2022

– 1 881^e lecturiel –

Lecturiels

www.lecturiels.org